

LE DÉCHIFFREMENT DES INSCRIPTIONS PROTOSINAITIQUES

PAR

le Père A. VAN DEN BRANDEN

La découverte des textes

En 1904-1905, Sir W.M. Flinders Petrie entreprit la fouille du temple de Hathor et des mines de turquoise au mont Serābīt el-Khādem, dans le Sinaï. Parmi ses trouvailles, le butin épigraphique était particulièrement riche. Il consistait surtout dans un lot important d'inscriptions égyptiennes. Mais il avait trouvé également un certain nombre de textes qui, tout en ressemblant à l'égyptien, s'avéraient être écrits dans une autre langue, leur lecture à partir de l'égyptien ne donnant aucun résultat. Vu le milieu où furent trouvées ces inscriptions, les savants en soupçonnèrent le caractère sémitique, ce en quoi ils avaient raison. On leur donnait le nom de « protosinaïtiques ».

L'ensemble des textes de Petrie fut publié par Alan H. Gardiner et Dr Eric Peet dans un livre monumental intitulé *The Inscriptions of Sinai* 1). Ces auteurs nous apprennent que les nos 345-347 proviennent du temple de Hathor qui se trouve dans la proximité des anciennes mines. Le n. 345 (notre n. 1) est tracé sur un petit sphinx conservé actuellement dans le British Museum; le n. 346 (notre n. 2) est gravé sur une statuette qui se trouve actuellement au Musée du Caire; le n. 347 (notre n. 3) est également écrit sur une petite statue acquise par le Musée du Cinquenaire de Bruxelles. Le n. 348 (notre n. 4) se trouve dans le Wādy Meghara, à 20 milles de Serābīt où il fut découvert par H. Sp. Palmer en 1869 et dont la copie, faite par cet explorateur, fut publiée en 1904 par R. Weill 2). Les nos 349-355 (nos numéros 5-11) sont des fragments de pierre que Petrie avait trouvés à l'entrée de la mine L.

En 1927, la Harvard University envoyait une expédition au Sinaï dans le but d'examiner les manuscrits de la fameuse bibliothèque du couvent Ste Catherine. Les circonstances étant favorables, les membres de l'expédition ont pu faire un « détour » jusqu'au mont Serābit el-Khādem, ce qui a permis d'ajouter aux onze textes de Petrie, trois nouvelles inscriptions dont deux furent découvertes par Johnson, membre de l'expédition, à l'intérieur même de la mine L. La troisième se trouvait tout près de la même mine. R. Butin 3) leur a donné les cotes 356-357-358 (nos numéros 12-13-14). L'expédition a pu ramener au Caire tous les fragments de pierre que Petrie avait laissés sur place. Ils se trouvent maintenant au Musée de cette ville. C'est à la suite de cette expédition que R. Butin étudia et publia l'ensemble des textes protosinaïtiques dans la *Harvard Theological Review*, XXI, (1928), p. 6-67.

Une seconde expédition, également patronnée par la Harvard University et dont Butin fit partie, fut organisée en 1930. Elle avait pour résultat de ramener le nombre des inscriptions à 29 unités. C'était pour Butin l'occasion de rééditer et de reprendre l'étude de tous les textes connus 4). Les résultats d'une troisième expédition faite en 1935 furent consignés dans la publication *Excavations and Protosinaitic Inscriptions at Serābit el Khadem (Studies and Documents, VI)*, Londres, 1936. Ce livre ne nous a pas été accessible.

Le déchiffrement.

Un premier déchiffrement fut tenté par Alan H. Gardiner 5) et A. Cowley 6). Gardiner arriva à lire exactement le mot *b'lt*. Les deux auteurs cités établirent exactement les valeurs : ' , b, z, l, m, n, ' , r, t.

En la même année, mais indépendamment de Gardiner et de Cowley, l'égyptologue K. Sethe 7) identifiait les mêmes valeurs que celles des deux Anglais, tout en y ajoutant le w et le s, ainsi que le g et le d qu'il présente toutefois comme douteux.

Eisler, R. 8) édita en 1919 une étude de l'ensemble des textes de Petrie. Il conteste certaines acquisitions de ses prédécesseurs, mais n'arrive pas lui-même à un résultat définitif.

C'est alors, en 1923, le tour d'Hubert Grimme 9). On sait, qu'à l'époque, cette contribution a fait quelque bruit du fait que l'auteur avait cru pouvoir lire le nom de Moïse et de la princesse qui l'avait sauvé des eaux du Nil. N'empêche que, travaillant sur de très mauvaises copies, il a pu déterminer exactement les valeurs : *'*, *b*, *g*, *d*, *l*, *m*, *n*, *s*, *'*, *f*, *g*, *r*, *z* et *t*.

Nous n'avons pas pu consulter le livre de Ch. Bruston, *Nouvelles inscriptions du Sinaï*, Montauban, 1928, mais on peut se faire une idée de son travail par les citations de Butin 10) qui en cette même année se mit au déchiffrement à partir des bonnes photographies que la Harvard Expedition lui avait procurées. Ce savant américain a fait du bon travail dans l'identification des signes. Nous pensons que 16 en sont à retenir.

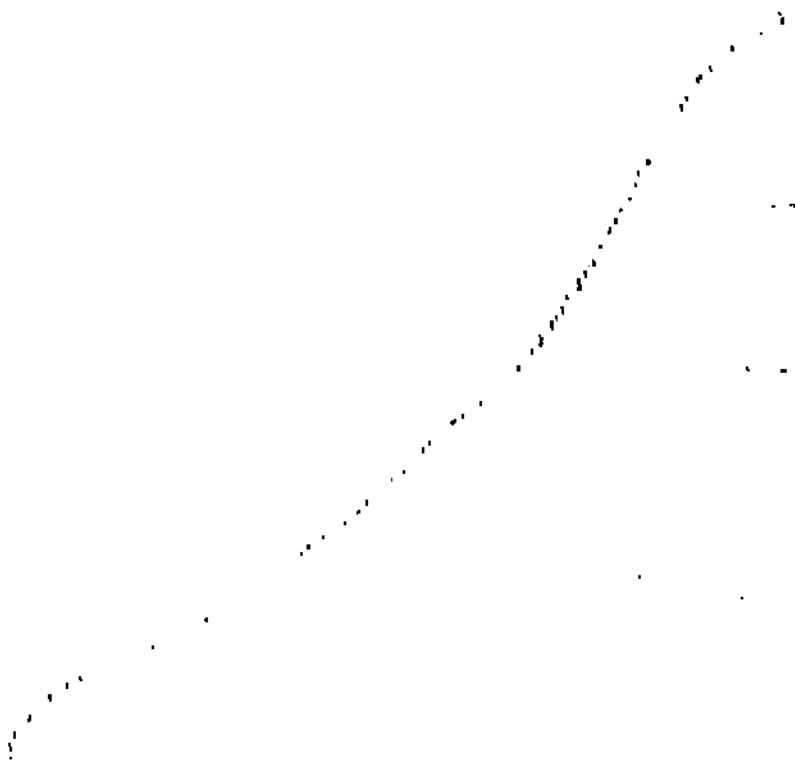
A la suite des travaux de Butin, Bruston publie une nouvelle note sur ces textes dans la *HTR* de 1929, p. 175-180, tandis que Cowley reprend son travail dans le *JRA* de 1929, p. 200-218. Il faut attendre l'année 1931 pour une nouvelle étude d'ensemble faite par M. Sprengler 11). Dans toutes ces études, aucun accord ne se dessine, ni pour l'identification définitive des signes, ni pour les traductions des textes.

La seconde expédition de l'université de Harvard avait doublé le nombre des inscriptions. Butin reprend l'étude des textes et en communique les résultats en 1932 12). Nous ne constatons aucun progrès dans l'identification des signes, l'auteur ayant maintenu ses valeurs de 1928.

F.W. Albright 13) nous donne en 1935 quelques remarques sur le déchiffrement de textes protosinaïtiques, mais c'est seulement en 1948 que le savant américain publie un nouvel essai à partir d'un certain nombre de textes 14). Il rejette plusieurs valeurs acceptées par ses prédécesseurs et présente une table de l'alphabet contenant 19 valeurs dont nous pouvons en admettre 11.

Pour autant que nous sachions, les recherches en sont restées là. Le dernier mot a-t-il été dit? Nous ne le croyons pas. Malgré l'accord des auteurs sur les valeurs d'un certain nombre de signes, les traductions des textes sont tellement divergentes et tellement

compliquées, qu'il est difficile de se rallier à l'un ou l'autre essai. Le contenu proposé manque de la simplicité qu'on attend de ces mineurs et qu'on observe dans les autres branches de l'épigraphie sémitique. Il est vrai que les premières copies étaient très imparfaites. Souvent une éraflure était prise pour un signe. Mais dans ce domaine, Butin a fait du très bon travail. Ses planches sont bonnes et ses fac-similés, surtout ceux de 1932, sont en général assez exacts. On peut donc se demander quelle était la vraie cause de cet échec de traduction. Évidemment, tous les signes alphabétiques n'étaient pas identifiés et il y avait encore la présence de certains signes égyptiens qui posaient également un problème. Mais pour cette dernière question, Butin avait déjà signalé que les valeurs égyptiennes de ces signes pourraient bien entrer dans un mot sémitique. Il nous semble avoir eu raison. Nous pensons qu'on s'est trompé sur le caractère même de la langue. On a voulu traduire les textes à partir d'une langue nord-sémitique bien constituée. Albright rend bien cette idée quand il écrit : « We begin with the assumption that the script is normal canaanite and the language a normal Northwest-Semitic dialect of the same general period as the ugaritic epics and other texts... » 15). C'est à peu près le point de vue de tous les auteurs précédents. Nous croyons que l'erreur est là. Et en effet, vu la situation géographique du mont Serābīṭ, on pourrait concevoir que le recrutement des ouvriers de mines a pu se faire également en Arabe, c'est à dire dans les régions du nord et au delà de la Mer Rouge. Si cela est ainsi, l'influence arabe a dû se faire sentir dans la langue de Serābīṭ. Et c'est bien le cas. Non seulement l'alphabet possède les consonnes qui sont propres au sud-sémitique, mais encore la majorité des noms propres qu'on rencontre dans ces inscriptions peuvent être de formation arabe: on les retrouve dans les différents dialectes nord- et sud-arabe. Il en est de même pour le vocabulaire et pour certaines constructions grammaticales. Nous renvoyons à notre partie épigraphique pour les détails. D'autre part, plusieurs auteurs 16) avaient déjà signalé l'étroite ressemblance de certains signes des alphabets arabes préislamiques avec les signes de Serābīṭ.



L'hypothèse de l'origine protosinaïtique de ces alphabets y trouvait sa justification. Mais cette ressemblance n'avait pas été exploitée à fond pour l'identification des signes protosinaïtiques. Le pourquoi est simple. On se basait trop sur le principe acrophonique et le dogme qu'on avait affaire à une langue nord-sémitique empêchait de tirer les conclusions qui nous semblent évidentes. Toutefois, on ne saurait nier certaines caractéristiques nord-sémitiques dans la langue du Sinaï. Certains mots et quelques tournures grammaticales ne s'expliquent pas autrement. Il faudrait en chercher le pourquoi.

Notre déchiffrement.

Nous avons travaillé sur les planches photographiques de Butin et c'est à partir de ces planches que nous avons établi nos fac-similés tout en nous référant aussi aux fac-similés du savant américain. Ce travail nous a demandé beaucoup de temps, les photographies n'étant pas toujours d'une parfaite clarté, mais il nous a permis parfois, à notre avis, d'obtenir une meilleure lecture du texte. Nous reproduisons sur nos planches les meilleures photographies de Butin, dont nous n'avons pas fait de fac-similé.

Pour l'identification des signes, nous avons fait appel, comme les autres auteurs, au principe acrophonique pour établir les valeurs. Mais nous nous sommes surtout laissé guider par la ressemblance des signes protosinaïtiques avec les signes des alphabets arabes préislamiques. On pouvait supposer légitimement que s'il y avait eu des Arabes au Sinaï et s'ils y avaient vraiment emprunté leur alphabet, ils ont dû maintenir les mêmes valeurs aux mêmes signes. C'était une hypothèse, mais elle nous semble avoir donné de bons résultats. Sur les 24 signes alphabétiques différents qu'on rencontre dans les textes (nous ne comptons pas les signes égyptiens), pas moins de 19 nous semblaient se retrouver dans les alphabets arabes, soit tels quels, soit sous une forme plus ou moins évoluée. En appliquant à ces signes protosinaïtiques les valeurs des signes arabes, les traductions des textes, on le verra, donnait un sens très satisfaisant. Seuls les signes 6 et 7, de notre planche alphabétique qui correspondent aux valeurs arabes *h* et *y*, ne se pliaient pas à ce principe.

Puis nous sommes parti de l'idée que la présence des Arabes à Serābiq n'est pas à exclure a priori. Il fallait donc examiner si les textes ne présentaient pas une influence arabe. Nous avons commencé à étudier d'abord les graffites 348, 359, 362, 364 et 367. Ils nous semblaient contenir les noms propres *šm*, *llt*, *'s*, *'bm*, *'d*, *lm kr* et *gd*, les mots *hb*, *'r*, *f'l*. Or tous ces mots et tous ces noms propres sont connus dans l'épigraphie arabe préislamique. Ainsi l'influence arabe nous paraissait acquise. Mais Butin 17) avait également signalé la présence des noms propres nord-sémitiques dans les textes égyptiens. Il serait alors étonnant de ne pas en trouver également dans le protosinaïtique. Cela signifiait aussi qu'il fallait tenir compte d'une influence nord-sémitique dans la langue. La suite des traductions prouvait le bien-fondé de cette hypothèse. La langue protosinaïtique ne se présente pas comme une langue exclusivement nord- ou sud-sémitique, mais elle nous semble refléter un stade linguistique précédant la formation définitive des deux groupes nord- et sud-sémitiques. Est-ce la langue parlée autrefois par les Arabes du Nord ou par les autochtones sémitiques du Sinaï? C'est possible. En tout cas, on pourrait soupçonner que les Arabes des fameux royaumes de Mušri et de Adammatu dont parlent les inscriptions assyriennes à partir du 8^{ème} siècle avant J.C. parlaient une langue analogue 18). En effet, les noms propres des rois et des divinités qu'elles citent appartiennent aussi bien au nord-sémitique qu'au sud-sémitique 18 bis. Dans nos textes nous avons compté 26 noms propres. De ce nombre, 21 nous semblent être des noms arabes, connus d'ailleurs dans l'épigraphie nord- ou sud-arabe. 4 peuvent appartenir aussi bien aux dialectes arabes qu'aux langues nord-sémitiques et un est seulement connu en nord-sémitique. Nous constatons aussi que le pluriel se forme en *n*, comme en arabe. 20 substantifs ou verbes ne se rencontrent actuellement que dans le sud-sémitique, 9 sont communs au nord- et sud-sémitique et 8 ne sont employés actuellement que dans le nord-sémitique dont ici deux sont munis de la désinence *n* du pluriel. Le vocabulaire accuse donc une prédominance sud-sémitique.

Contenu des textes.

1. — LES NOMS PROPRES :

- 'bm*, «'Ubayum», nom arabe, n. 15.
'd, «'Add», nom arabe, n. 18.
'lk, «'Alak», nom arabe, n. 29.
'lsu, «'Isuy» ? . nom arabe, n. 6.
'ns, «'Enûš», nom nord-sémitique, n. 8.
's, «'Aws», nom arabe, n. 14, et *'st*, n. 31.
bšn, «Baššān», nom arabe, ns. 7, 9, 16, 17.
gd, «Gadd», nom arabe, n. 29.
gt, «Gawt» ? . nom arabe, ou Get, nom nord-sémitique, n. 9.
ḡsr, «Dū-Šinār», nom arabe, n. 12.
zlt, «Zallat», nom arabe, n. 22.
ḡlt, «Tawlat», nom arabe, n. 3.
kr, «Kawr», nom arabe, n. 20.
lst, «Lussat», nom arabe, n. 2.
mlk, «Malik», nom arabe, n. 5.
n'qr, «Na'am», nom arabe ou nord-sémitique, n. 2.
ḡln, «Natan», nom arabe ou nord-sémitique, n. 19.
¹swr, «Sūr», nom arabe ou nord-sémitique, n. 8.
'bw, «'Abū», nom arabe, n. 28.
šb't, «Šabā't», nom arabe, n. 16.
šbn, «Šiban», nom arabe, n. 21.
štm, «Šattām», nom arabe, n. 4.
tz, «Tawz», nom arabe, n. 5.
twt, «Tūt», nom arabe, n. 27.
tm, «Taym», nom arabe, n. 31.

2. — LES NOMS DIVINS :

Nous avons cru pouvoir lire trois noms divins: *b'lt*, «Ba'alat», cf. ns. 1, 2, 7, 8, 9, 12, 21, 25); *lbn*, «Lebanon», n. 8 et *'b*, «'Ab», n. 13. Ba'alat est, vu le nombre de textes dans lesquels elle est citée, la divinité principale de Serābiṭ. D'après le «bilingue» n. 1, elle serait à identifier à Ḥathor, la Dame de Turquoise. D'ailleurs, plusieurs stèles votives sur lesquelles figure son nom, sont trouvées

dans le temple de cette divinité égyptienne. Ba'alat, «La Dame» serait donc le nom sémitique de la Dame de Turquoise, Hathor.

Le dieu Lebanon nous semble identique au Ba'al Lebanon de la côte phénicienne. Si cela est ainsi, on aurait la preuve de la présence des Phéniciens à Serābit.

'Ab est une divinité arabe, connu par les textes thamoudéens. C'est probablement un dieu protecteur des haut-lieux.

Si notre interprétation du nom 'lsw s'avère exacte, l'élément 'l rentrerait alors dans la composition des noms théophores comme il en est le cas dans la plupart des autres langues sémitiques. Il est impossible de dire, à partir d'un seul nom, quelle divinité est visée par cet élément 'l.

3. — LE CONTENU LITTÉRAIRE :

Vu le nombre restreint d'inscriptions, leur contenu s'avère assez pauvre, mais il nous permet quand même de faire quelques constatations intéressantes.

La langue et les noms propres, nous l'avons dit, semblent prouver qu'on est en présence d'une population d'origine sud-sémitique. Mais il se peut aussi que ces sémites soient des autochtones du Sinaï. Le culte de cette colonie s'adresse avant tout à la Dame de Turquoise que les Égyptiens invoquent sous le nom de Hathor, les Sémites sous celui de Ba'alat. Les fidèles s'appellent les «aimés de Hathor-Ba'alat». Un des actes du culte religieux consiste en la déposition d'une statue ou d'une stèle inscrite dans le temple, et cet objet devient sacré par l'onction qu'une prêtresse lui applique. Cette offrande pourrait être un simple acte de dévotion, mais parfois elle est aussi un geste de reconnaissance pour l'intervention divine dans telle ou telle circonstance, comme, par exemple, la protection des caravanes (cf. n. 9, 22).

Plusieurs stèles ont été trouvées dans le haut-lieu près du temple de Hathor. Leur caractère mortuaire pourrait en être déduit (19) et il s'ensuit que le culte des morts faisait partie des préoccupations religieuses de cette population.

On trouve une fois une petite oraison jaculatoire (n. 12).

Un nommé Dū-Šinār demande à Ba'alat de le favoriser. Il est, assez curieux de constater qu'un certain Enôš, au nom bien nord-sémitique, a sculpté une stèle en honneur du dieu Lebanon pour l'offrir ensuite à la divinité locale Ba'alat, protectrice des mines égyptiennes. Un second texte nous fait assister au même geste, fait cette fois-ci par une femme nommée Baššân qui offre l'image du dieu Ptah à Ba'alat. Ces gestes, impliquent-ils la reconnaissance de la suprématie divine de Hathor-Ba'alat? Cette hypothèse nous ferait mieux comprendre le texte n. 13. Ce texte semble faire allusion à une véritable rivalité entre 'Ab en Hathor-Ba'alat, rivalité qui serait à l'origine de la lutte mentionnée. Les Sémites, ou une fraction de Sémites polythéistes refusaient probablement de reconnaître la suprématie de la divinité égyptienne que les Égyptiens, pour l'une ou l'autre raison, voulaient imposer.

Les offrandes de stèles d'une femme, Baššân, sont assez nombreuses vu le nombre de textes qu'on possède. Elle remercie une fois, ou peut-être deux fois, la divinité pour la protection accordée à la caravane. Était-elle la propriétaire des caravanes comme Hadiga l'était à l'époque du Prophète Mohammed? Ce Gawt du texte n. 9, qui s'associe à l'offrande de Baššân, pourrait être le chef de la caravane comme Mohammed l'était de la caravane de Hadiga. Quoiqu'il en soit, il est certain que Serābîṭ était desservi par des caravanes. Dans le n. 24, un certain Gadd se dit caravanier. La mention de la caravane de Zallat et la présence du nom propre Ubayum prouvent que les caravaniers sud-arabes n'ignoraient pas le chemin de Serābîṭ. Étaient-ils les fournisseurs d'essences du temple de Hathor? Les inscriptions à contenu profane sont rares. Il y a quelques graffites exprimant un simple nom propre. On trouve une inscription d'amour. Une fois, un couple dit avoir tracé leur texte. Mais on constate avec intérêt que le contenu et la forme des graffites sont exactement les mêmes que ceux des graffites nord-arabes.

4. — NOTES GRAMMATICALES.

1. — *L'alphabet protosinaïtique.*

La question de l'origine de l'alphabet sémitique restera toujours matière à discussion. Est-elle à base acrophonique? Il est difficile de trancher cette question. Il est toutefois certain que certains signes de l'alphabet protosinaïtique peuvent s'expliquer par l'acrophonie. Mais disons tout de suite que tous les signes ne se plient pas à ce principe. Il y a dû y avoir des nouvelles créations indépendantes de ce principe, des emprunts aussi à d'autres écritures existantes. C'est dire donc que si ce principe acrophonique est à la base de notre alphabet, son usage n'a pas été constant.

Voici l'alphabet tel que nous pensons pouvoir le reconstituer. Les chiffres renvoient aux numéros de notre planche alphabétique.

1. — Ce signe se présente 24 fois dans les textes avec un tracé plus ou moins parfait. Le principe acrophonique pourrait en expliquer la valeur : *'eleph*, «bœuf», dont d'ailleurs personne ne doute. Les signes dédanites et thamoudéens sont assez proches du signe primitif, tandis que les signes sud-arabes semblent avoir passé par une plus grande évolution.

2. — La valeur *b* de ce signe est acceptée par tous. Si ce signe représente le dessin d'une maison, il s'expliquerait par le principe acrophonique : *byt*, «maison». On le compte 37 fois dans nos inscriptions. Les signes arabes en sont certainement dérivés.

3. — Nous adoptons avec Grimme, Butin etc. la valeur *g*, rejetée par Albright. Le dédanite et le thamoudéen primitif ont maintenu la première forme de notre liste, tandis que les dialectes sud-arabes ont adopté la dernière forme qui semble être une simplification de la première. On le retrouve à 4 reprises dans nos textes.

4. — Nous donnons avec Butin la valeur *d* à ce signe. La forme de Jamme 863 se rapproche de notre premier signe, tandis que les autres dialectes arabes emprunteront surtout la seconde forme. Nous ne l'avons trouvé que trois fois. Signalons que Albright attribue la valeur *d* au signe du poisson, notre *s*, et la valeur *h* à notre troisième signe.

5. — A ce signe qu'on ne trouve qu'une seule fois, nous avons attribué la valeur *d* à cause de sa ressemblance avec le *d* de Jamme 863 où cette valeur nous paraît sûre. D'ailleurs le nom propre dans lequel il figure est un nom arabe: *dsnr*. Albright lui donne la valeur *d*, et Butin y voit une variante de *t*.

6. — Ce signe n'est employé qu'une fois, et nous lui donnons la valeur de *h* à cause du contexte: *nsb hglm*, Butin lui attribue la valeur *q* et donne à notre signe 9 la valeur *h*, comme Albright aussi. Les alphabets arabes semblent l'avoir transformé légèrement, probablement pour éviter la confusion avec *y*.

7. — D'après Butin, le principe acrophonique serait à la base de cette valeur. En phénicien le *w* est rendu par le même signe. Les Arabes semblent avoir recouru à une nouvelle création en s'inspirant probablement du même principe acrophonique. En effet leur signe pour rendre le *w* est assez souvent employé comme *wasm*. Nous avons signalé ailleurs que les Arabes thamoudéens n'ignoraient pas ce principe; cf. nos *Inscriptions thamoudéennes*, Louvain, 1950, p. 18.

8. — Les deux barres parallèles qu'on trouve 16 fois, semblent avoir la valeur de *z* comme le signale également Butin. Le *z* de Jamme 863 comme celui de l'alphabet thamoudéen en semblent être des simplifications.

9. — Nous donnons à ce signe, qu'on trouve 6 fois dans les textes, la valeur *h* et nous pensons qu'il présente parfois également la valeur *h*. Butin et Albright lui attribuent la valeur *h* et le premier prend notre signe 10 pour un *h*. Les signes arabes en sont sans doute dérivés.

10. — Nous sommes d'accord avec Albright, contre Butin, pour donner à ce signe la valeur *h*. Il est consigné 4 fois dans nos inscriptions, et nous y voyons un emprunt égyptien. C'est probablement pour mieux marquer la différence entre les *h* et *h*, primitivement rendus par un même signe, qu'on a recouru à cet emprunt égyptien. Les Arabes avaient trouvé une autre solution pour distinguer la prononciation *h* et *h* mais nous y décelons encore la même origine. Cf. signes 9 et 10 sud-arabes de notre planche alphabétique.

11. — On connaît ce signe en sud-arabe où il a la valeur *ʔ*. Dans nos textes il se présente une seule fois dans un graffite à contenu tout à fait arabe. Butin donne la valeur *ʔ* à notre signe 12.

12. — Ce signe figure 3 fois dans les textes. Nous lui avons donné la valeur *z* comme en thamoudéen. Le signe sud-arabe, comme probablement aussi celui de Jamme 863, en sont des évolutions. Le principe acrophonique pourrait être indirectement à la base de cette valeur. En effet, ce signe est le déterminatif égyptien de la divinité qu'on représentait généralement par une statue: *zmt* en sud-arabe.

13. — Nous pensons que le signe pour la valeur *y* ne figure pas dans nos textes.

14. — Ce signe de la main se présente 8 fois et pourrait avoir, d'après le principe acrophonique, la valeur de *k* comme le pense aussi Albright. Butin le lit *y*. Les signes arabes nous semblent de nouvelles créations quoiqu'on trouve en thamoudéen parfois des signes qui se rapprochent étroitement du troisième signe de notre liste.

15. — On trouve ce signe pas moins de 29 fois. Sa valeur *l* n'est mise en doute par personne. Les alphabets arabes l'ont schématisé davantage, mais Jamme 863 semble l'avoir maintenu tel quel.

16. — Tous les auteurs sont d'accord pour attribuer la valeur *m* à ce signe, valeur qui s'explique par le principe acrophonique. Il se présente 19 fois dans les textes. Il n'est pas certain que les signes arabes en proviennent.

17. — Ce petit serpent se présente 39 fois. Sa valeur *n* qu'on peut déduire du principe acrophonique est admise par tous. Les signes arabes en sont une évolution.

18. — La valeur de ce signe qu'on rencontre 4 fois pourrait être déterminé par le principe acrophonique: *samak*, «poisson». Albright lui donne la valeur *d* d'après le mot *dag*, «poisson». Mais les Arabes ne semblent pas connaître ce mot. Le *ʃ* sud-arabe pourrait provenir de ce signe, mais les autres signes nous semblent être des nouvelles créations.

19. — Ici encore, le principe acrophonique permet d'attribuer la valeur *ʾ* à ce signe, valeur admise par tous. Il se présente pas moins de 20 fois. Les alphabets arabes l'ont maintenu à peu près dans sa forme originale.

20. — Nous ne croyons pas que le *ḡ* soit contenu dans nos textes.

21. — Avec Butin nous donnons la valeur *f* à ce signe. Présente-t-il l'image de la bouche, ce qui permettrait de l'expliquer par l'acrophonie? Butin le pense. Les signes arabes en semblent être déduits. Albright attribue à notre n. 3 la valeur *f*.

22. — On retrouve ce signe à 5 reprises et nous lui donnons avec Butin la valeur *ḡ*. Les signes arabes en peuvent être une évolution. Jamme 863 semble l'avoir maintenu tel quel. D'après Albright sa valeur serait *q*.

23. — Nous n'avons pas trouvé de signe pour la valeur *d* que Albright donne à notre signe 5.

24. — On ne trouve ce signe qu'une fois. Nous le lisons *q* à cause de sa ressemblance avec le *q* arabe qui pourrait bien en être une évolution. Albright y voit un *ḡ*.

25. — L'acrophonie peut expliquer la valeur *r* de ce signe comme tout le monde l'admet. Il se présente 12 fois. Si les signes arabes en proviennent, ils ont dû passer par une grande évolution.

26. — Nous comptons 25 fois la présence de ce signe dans nos textes. Avec tous les auteurs nous lui donnons la valeur de *ḡ*. Toutefois Albright le transcrit régulièrement par *t*. Les alphabets arabes ont gardé ce même signe.

27. — Personne ne doute de la valeur *t* de ce signe. Il se présente 37 fois. Le même signe s'est maintenu dans les alphabets nord-arabes et sous la forme d'une croix de St André dans le sud-arabe.

28. — Nous n'avons pas trouvé de signe pour la valeur *t*.

Les quatre derniers signes de notre liste n'appartiennent pas à l'alphabet protosinaitique proprement dit. Ce sont des infiltrations égyptiennes. Leur présence dans les textes du Sinaï peut s'expliquer par le bilinguisme des auteurs ou par le manque d'expérience dans le maniement de l'alphabet protosinaitique. En effet,

nous voyons que les valeurs de ces signes égyptiens sont employées à l'intérieur d'un mot sémitique et d'après le procédé de l'écriture égyptienne. Ainsi le signe ayant la valeur de *hm* rentre dans le mot *shm* et le complément consonantique est également exprimé: *s-hm-m*, comme en égyptien. Il en est de même pour les deux autres signes *sw* et *h'*. Mais ceux-ci ont ceci de particulier que la seconde partie de la syllabe correspond à une faible en sémitique, qu'en principe on n'écrit pas dans nos textes (une seule exception dans le n. 13). D'ailleurs, ce second élément semble bien avoir ici une valeur phonétique. Ainsi le signe *sw* rentre dans le nom propre *swr* qu'on prononçait probablement *sūr* et dans le nom propre *'lsw* où *sw* pourrait bien correspondre à l'arabe *سوى*, « équité ». Le signe *h'* figure dans le mot *shn* dont la prononciation semble avoir été *sahan*. Les deux autres signes correspondent au *w* égyptien. Les noms propres dans lesquels ils figurent peuvent être lus: *tut*: «Tūt» et *'bw*, «'Abū», noms connus en arabe. Les valeurs de ces signes égyptiens existent déjà dans l'alphabet protosinaïtique. S'ils sont employés dans nos textes, c'est bien pour les raisons indiquées plus haut.

2. — Les pronoms.

n, pron. personnel, «je, moi», comme en thamoudéen (n. 5, 12).
z, pron. démonstr. masc., «celui-ci» (n. 6, 7, 9, 16, 17?) et pour le fém. *zt*, «celle-ci» (n. 9, 17, 16). On emploie également *zn*: *zlmz zn*, «cette image» (n. 7). *z* est encore en usage pour le neutre, «ceci» (n. 2, 17?) et *z'*, «là», démonstr. loci (n. 19, 21).

j, pron. relatif, «lequel» (n. 5, 9, 31).

n est pron. suff. au verbe dans le n. 12.

3. — L'article.

L'article est *h*. On le rencontre une fois dans le n. 7.

4. — Les prépositions.

On ne rencontre que *l*, «à, pour» (n. 1, 27, 8, 9, 13, 15, 31). Nous avons restitué deux autres: *b*, «dans» (n. 6) et *'l*, «vers» (n. 31).

5. *Le nom.*

Le vocabulaire, d'ailleurs fort réduit, nous permet de classer les substantifs suivants :

A deux consonnes :

- '*h*, «frère», arab. *وَحْد*, (n. 5, 6) et '*ht*, «sœur» (n. 19).
 'i, «signe», tham. 'i, hébr. *אֵת* et *אֵת* (n. 9).
bn, «fils», hébr. *בֶּן*, dialectes arabes *bn* (n. 8, 12, 20).
bt, «temple», arab. *بَيْت*, hébr. *בֵּית* (n. 6).
mš, «statue», phén. *מֶשֶׁ*, (n. 6, 8) et «sculpteur»? (n. 5).
 'r, «caravanier», arb. *عَرَب* (n. 24).
rb, «chef», arab. *رَبِّ*, hébr. *רֶב* (n. 2, 5).

Un seul adjectif :

- rb*, «nombreux», hébr. *רַב* (n. 13).

A trois consonnes :

- mr*, «borne, stèle», arab. *أَمْر* (n. 13).
 'nš et 'nšw, «hommes, troupe», hébr. *אֲנָשִׁים*, cf. l'arabe *أَنْسَى* et *أَنْسَى* (9, 13).
 'ht, «caravane», hébr. *אֲרָחָה*, sud-arabe *أَرَحَ*, «commerce», (n. 9, 22, 31).
šmt, «image, statue», sud-arabe *šmt*, (n. 2, 5, 7, 8).
 'šh, «stèle», arab. *نَصَب*, (n. 6, 7) et *nšb*, «statuaire», arab. *نَاصِب* (n. 2, 5).
 'id, «idole», arabe *أَصْنَع*, (n. 13).
 'l, «inscription», arabe *أَعْرَضَ*, «incision», (n. 5).
 'b, «tribu», arab. *أَخْب* (n. 31).
mt, «don», punique *mtnt*, thamoudéen, *mtn* (n. 3, 19).
 Avec apocope de la 3ème radicale :
 'h, «statue, stèle»? de l'hébr. *נֶחֱשֶׁת*? (n. 9, 10).
 'h, «haut-lieu», hébr. *בֵּסֶה* (n. 13).

Avec *m* préfixe :

- mš*, «statue, stèle» pour *mnšh*? (n. 10).
ms't, «halte», hébr. *מַסָּע* (n. 31).

6. — *Le genre.*

Comme dans toutes les langues sémitiques, la désinence *t* indique ici également le genre féminin: *b'lt*, *złmt*, *'rht*, *'ht*. Le genre des autres noms qui se présentent dans nos textes est plus difficile à déterminer. Qu'il ne corresponde pas toujours aux genres constatés dans les autres langues sémitiques est bien prouvé par le substantif *bm*, pl. *bm̄n*, en hébr. במה, pl. במות

7. — *Le nombre.*

Le pluriel masculin est formé par la désinence *n* comme le pluriel régulier des dialectes arabes. Ainsi on trouve *bm̄n*, «haut-lieux»; *'mm rbn*, «de nombreuses stèles»; *nsbn*, «statuaires»; *'hn*, «frères». On n'a pas d'exemple du pluriel féminin.

8. — *Le verbe.*

Comme pour les noms et les noms propres, ici encore on trouve un mélange de verbes nord- et sud-sémitiques. Faut-il se servir de la dénomination nord-sémitique: *gal* etc. ou de celle du sud-sémitique: *If* etc.? En voici la liste:

Verbe régulier.

I f. active: 3ème pers. masc. sing.:

'mg, «il se dépêche», arab. عَجَّ (n. 31).

f'lt, «il a fait», arab. فَعَلَ, hébr. פָּעַל (n. 14).

shn, «il a poli», arab. سَحَنَ (n. 8).

3ème pers. fém. sing.:

mr't, «elle a oint», arab. مَرَّءَ (n. 2).

Impér. fém. sing.:

mzln, «favorise-moi» (n. 12).

I f. passif: 3ème pers. masc. pl.:

qm', «ils ont été endommagés», arab. قَامَ (n. 13).

Verba mediae geminata.

I f. ou Qal: 3ème pers. masc. sing.:

mš, «il a sculpté», phén. mš (n. 8, 9).

gn, «il a protégé», hébr. גָּנַן, arab. غَنَّ (n. 13).

hb, «il a aimé», arab. حب (n. 4).

3ème pers. fém. sing.:

gn, «elle a protégé» (n. 9, 22, 31).

mš, «elle a sculpté» (n. 7, 9, 17, 21).

3ème pers. masc. pl.:

mš, «ils ont sculpté» (n. 16).

3ème pers. masc. pl.: *mš*, «ils ont sculpté» (n. 16).

Partc.: *mš*, «sculpteur» (n. 5).

IV f.: partc. fém. *mḥbt*, «aimée» (n. 17).

Verbe faible.

I f. ou Qal: 3ème pers. masc. sing.: *št*, «il a placé», hébr. שית, (n. 6, 10).

3ème pers. fém. sing.: *kn*, «elle était», arab. كان, phén. *kn* (n. 19, 21).

II f. 3ème pers. masc. sing.: *kwd*, «il a dressé», arab. كود (n. 1).

Verbe tertiae y (h).

Qal: 3ème pers. masc. sing.: *'š*, «il a fait», hébr. עשה sud-arab. 'sy (n. 5, 24).

Partc. pass.: *m'h*, «aimé» (n. 1, 6) et *m'ht*, «aimée», arab. انى (n. 21).

II f. ou piel: 3ème pers. masc. sing.: *'l*, «il a érigé», hébr. עלה arb. 'ly (n. 2, 19).

Epigraphie.

1. — Petrie-Pect, 345; cf. HTR, 1928, p. 48; 1932, p. 164 et pl. X. Voir notre planche I, n. 1. L'inscription est tracée sur la statuette d'un sphinx qui porte également une inscription égyptienne. La statuette a été trouvée dans le temple de Hathor et semble donc être un objet d'offrande. Nous lisons de gauche à droite :

Côté droit : *m'h b'l(i)* L'aimé de Ba'alat.

Côté gauche : *kwd lb'lt* Il (l') a déposée pour Ba'alat.

Commentaire : L'inscription est complète sauf à la fin de la ligne du côté droit où il manque le *t* et une partie du *l*. La première ligne correspond en partie à l'inscription égyptienne. Butin

signale que Eisler et Grimme avaient déjà fait cette constatation. Toutefois, ces auteurs, comme d'ailleurs Butin aussi, ont basé leur tradition du texte protosinaïtique sur la lecture *m'hb'lt* = *m'hbb'lt*, ce qui nous semble être une erreur, cf. aussi *BASOR*, apr. 1948, p. 16 où Albright fait la critique de cette lecture et propose de lire *m' hb 'lt* : «Pray, give a burnt offering». Nous lisons : — *m'h*, partic. que nous mettons en rapport avec l'arabe *نظف* qui signifie à la III f. «se regarder comme frère et ami» ; *نظف*, III f. «avoir des sentiments de frère». En sud-arabe le verbe *ḥw* a le sens de «établir des liens de fraternité», cf. RES. 3945, 13 et à la V f. dans CIH. 308, 11. Le signe que nous avons rendu par *h*, correspond au signe sud-arabe pour cette valeur. Il se peut qu'à l'époque où fut tracé notre texte ce signe rendait aussi bien la valeur *ḥ* que *h*. Voir plus haut p. 362. Au n. 21 ce participe se présente au fém. : *m'ht*; — *b'lt*, est le nom de la divinité. Nous croyons qu'il s'agit ici de la déesse Hathor et non d'une divinité sémitique comme la Ba'alat phénicienne qu'on trouvera plus tard à Byblos, cf. l'inscription de Šafat-ba'al, 3-4 etc... L'expression *m'h b'lt* rappelle la formule *b'hw' lmqh...* «par la fraternité de 'Ilumquh etc.», cf. CIH. 428, 3 et 455, 5; — *kwd*, II f. du verbe arabe *كد*, «amonceler, entasser», d'où «déposer», «offrir».

2. — Petrie-Peet, 346; cf. HTR, 1928, p. 48, pl. VIII; 1932, p. 165, pl. XI-XII et notre pl. I, n. 2. Ce texte est tracé sur le devant et le côté gauche d'une statuette trouvée dans le temple de Hathor. Le tracé est en direction verticale. Nous lisons de haut en bas :

Côté gauche : 'l n'm rb nḥbn

Devant à gauche : 'l n('m ḡl)mt lb'lt

Devant à droite : z ls(t) mr't

A érigé Na'am, chef des statuaires.

A érigé Na('am cette statue à Ba'alat.

Ceci, Lisat a oint.

Commentaire : La lecture 'l n'm rb a été proposée par la plupart des auteurs et on le traduit généralement «for the well-being of the foreman of...»; nous proposons une traduction différente; —

'l, «ériger», piel, cf. pour cette forme en phénicien, FRIEDRICH, J., *Phönizische-Punische Grammatik*, Rome, 1951, n. 174. Ce verbe a le même sens à la forme causative dans les textes de Ras Schamra: *skn dš'lyt tryl ldgn*, «stèle qu'a érigée Tryl à Dagon», cf. DE LANGHE, R., *Les textes de Ras Schamra-Ugarit et leurs Rapports avec le Milieu Biblique de l'Ancien Testament*, I, Gembloux-Paris, 1945, p. 267; — *n'm*, est un nom propre connu en hébreu, cf. I Chron. 4, 15, mais il est également fréquent dans les différents dialectes arabes, cf. *tham.*, HU. 555; *Jsa.* 680; *lihy.*, *Jsa.* 54; *saf.* *Csaf.* 96 et *qat.* Jamme, 869, 1; — *rb nšbn*, le mot *rb* signifie «chef» dans les langues nord- et sud-sémitiques. L'expression *rb nšbn* nous rappelle le passage biblique de I Rois, 4, 5 où on lit: *sr hšbm*, «chef des préfets». Nous pensons toutefois que dans notre texte, *nšb* correspond à l'arabe *نصب*, «statuaire». Donc nous traduisons: «chef des statuaires». Ce titre se présente encore dans le n. 5. En phénicien on connaît les expressions: *rb khnm*, «archiprêtre» (CIS. I, 119, 2); *rb sšrm*, «chef des marchands» (RES. 1206-Cook, 21, 1). En protosinaïtique, la désinence du pluriel est *n*, comme le pluriel régulier dans les différents dialectes arabes, cf. HOEFNER, M., *Altsüdarabische Grammatik*, Leipzig, 1943, p. 104, n. 89; nos *Inscriptions thamoudéennes*, p. 38; CASSEL, W., *Lihyan und Lihyanisch*, Köln-Opladen, 1954, p. 68. Ce pluriel se présente encore dans les numéros 5 et 13; — 'l *n'm*, ce dernier mot est restitué d'après la ligne du côté gauche de la statuette; — *zlm*, ici encore, les deux premières consonnes sont restituées d'après le n. 7. Ce mot a le sens de «image, statue» en sud-arabe où il se présente sous les formes *zlm*, RES. 4232, 2 et *zlm*, cf. les références dans CONTI ROSSINI, *Chrestomathia Arabica Meridionalis Epigraphica*, Rome, 1931, p. 94-94, les numéros 94 et 96; — *z* est le pronom démonstratif comme en phénicien, cf. Friedrich, op. cit., p. 47, n. 113. Nous pensons qu'il se rapporte ici à la statuette et non au nom propre suivant qui est un nom féminin et qui, dans ce cas, devait être précédé par le démonstratif féminin, *zt*. Voir un exemple en phénicien dans CIS. I, 5: 'z *ytn lb'l lbm 'dny br'st nšbt*, «ceci il a donné à Ba'al Lebanon, son seigneur, (fait) du meilleur bronze» où *z* est muni

d'un aleph prothétique. Voir encore l'inscription phénicienne de Karatepe, Statue, IV, 18-19 (cf. *Le Muséon*, 1948, p. 48): *wz b(ʾl) hʾlm*, «et ceci, les dieux l'empêcheront»: — *lsl* est d'après le verbe suivant un nom propre féminin. Il pourrait s'agir d'une prêtresse. En tham. et en saf. (Ph. 289(a) et Csaf. 1960) on connaît le nom *ls*. Le *l* est douteux; — *mrʾt*, nous semble être la 3ème pers. fém. du verbe *مرء*, «oindre». L'onction des statuette offertes à la divinité fait donc partie du rituel du temple de Hathor.

3. — Petrie-Pect, 347; cf. HTR, 1928, p. 48; 1932, pl. XIII et notre pl. I, n. 3. Petite statuette, également trouvée dans le temple. Nous adoptons la lecture de G. Ryckmans, dans *Le Muséon*, 1927, p. 201 suiv. qui lit *tnl*, «don». Sur une seconde statue qui se trouve également au Musée du Cinquantenaire de Bruxelles on lit les signes *tn...lb* que Ryckmans restitue *tnl lbʾll*, «don pour Baʾalat».

4. — Petrie-Pect, 348; cf. HTR, 1928, p. 48; 1932, p. 167 et notre planche I n. 4. Ce texte, tracé en direction verticale, a été trouvé par Palmer dans le Wady Maghara, à 20 milles de Serābiṭ. Nous lisons :

ʃtm ḥb ʾll Šattām aime Tawlat.

Commentaire : — *ʃtm* est un nom connu en lihy., Jsa. 156 et en saf. Csaf. 3469; — *ḥb*, arb. *حب*, «aimer». Ce verbe et la formule dans laquelle il figure sont courants en thamoudéen, cf. HU. 183: *mhl ḥb nt*; HU. 237: *blfn ḥb nt*; Ph. 261 (ac): *rw bys ḥb ḏrn* etc.; — *ʾll* est connu en saf. Csaf. 566. Toutefois, on pourrait lire aussi: *ʃt mḥb ʾll*, «Šet ami de Tawlat», *mḥb* étant assez fréquent en tham., cf. HU. 89; 90 etc. Nous ne croyons pas que le premier signe de ce nom soit à restituer en ʿ.

5. — Petrie-Pect, 349; cf. HTR, 1928, p. 48 et pl. II; 1932, pl. XIV et notre pl. II, n. 5. Ce texte a été trouvé à l'entrée de la mine L. Les lignes sont tracées en direction horizontale, de droite à gauche. Voir aussi la reproduction du texte d'après la lecture de Albright dans BASOR, apr. 1948, p. 20 et sa traduction, p. 16.

1 — *ʾn tʾ ʃ*

Je suis Tawz qui suis

2 — *rb nḥn mʃ*

chef des statuaires, sculpteur de

3	'rk mlk...	l'inscription de Malik...
4	— ...'hn z...	frères. Celui-ci (ceci)...
5	- 'j zl(mt)...	a(ai) fait la statue de...
6	mš z(lmt)...	a(ai) sculpté la st(atue)...
7	'š.....	a(ai) fait.....

Commentaire : C'est dans cette inscription que Grimme avait cru pouvoir lire le nom de Moïse. — 'n, pron. persn. 1ère pers. Le tham. a conservé cette forme, cf. nos *Inscriptions tham.* p. 35. On le rencontre sporadiquement en phénicien, cf. Friedrich, op. cit. n. 110; — lz, correspond à l'arabe لز ; « nature, origine ». C'est un nom propre nouveau, inconnu, pour autant que nous sachions, dans l'épigraphie arabe. Le nom propre زور réfère à la même racine, cf. *Gouvernement général de l'Algérie, Vocabulaire destiné à fixer la transcription en français des noms indigènes*, Alger, 1891, p. 360; — j nous semble être le pronom relatif, comme en phénicien où il est muni d'un aleph prothétique, cf. Friedrich, op. cit., b. 121 et 95a. On le rencontre aussi dans le n. 9; — rb nšbn, cf. n. 2; — mš de mšš, « toucher » ? Cf. *Syria*, VI (1925) p. 109; dans le texte phénicien de Larnax-Lapéthos, 2 — Cook, 29,2 on lit : hsmł z mš 'nk, « cette statue que j'ai sculptée ». Voir n. 6 pour le substantif. Dans notre l. 2 mš semble avoir le sens de « sculpteur »; — 'fk; en hébreu le mot signifie « disposition, arrangement » d'où en phénicien, CIS. I, 1, 6 le sens de « peristyle ('rkt) ». Nous mettons ce mot en rapport avec l'arabe عر , « gratter » et 'ark, « incision », d'où notre traduction « inscription »; — mlk, dont la lecture nous semble certaine, est un nom connu dans les différents dialectes arabes, tham. HU. 698, 1, 3; Hard. 47; lihy. Jsa. 192: 335; saf. Csaf. 39; sud-arabe, RY. 515, 3 (*Le Muséon*, 1933, p. 314). Le reste de la ligne est effacée, comme aussi le début de la ligne suivante. D'après le mot suivant, elles ont dû contenir un nom propre et peut-être le mot šn ou 'šn, deux «; — 'hn, « frères », en arb. اخوة. Le h est rendu ici par un signe emprunté à l'égyptien; — z, pron. démonstr., cf. n. 2 et 6; — 'j, sud-arabe 'j et hébr. 'šh, « faire », cf. aussi la ligne 7 et le n. 24; — zlmł, cf. n. 7. Les deux dernières lettres sont restituées.

6. — Petrie-Peet, 350; cf. HTR, 1928, p. 53 et pl. II; 1932, pl. XIV et notre pl. I, n. 6. Stèle brisée en plusieurs morceaux, trouvée devant l'entrée de la mine L. Tracé en direction verticale. Nous lisons :

'lsw š(t) (b)bt mš nšb

z m'h b('lt)

'lšw(?) a posé dans le temple la statue de(cette)stèle.
Celui-ci est l'aimé de Ba'alat.

Commentaire : — 'lsw, nous semble être un nom théophore, «'Il est équité», en arabe شوي, «équité». Voir plus haut l'explication du signe sw. A la rigueur on pourrait prendre ce dernier signe pour un k. Il faudrait alors lire ce nom 'k que nous retrouvons dans le n. 30; — št, en hébr. שט, «poser, placer». Seule la partie supérieure du t est encore visible. Ce verbe est fréquent en phénicien. Il est intéressant de rapprocher notre texte de l'inscription phénicienne de Cook, 29,7 : yšt'bmqdš mlqr 'yt mš fn 'by, «j'ai posé dans le temple de Melqart la statue de la face de mon père», cf. notre article *Notes phéniciennes*, dans *Bulletin du Musée de Beyrouth*, XIII, (1956), p. 83; — b'lt; la préposition b est restituée, la stèle étant brisée en cet endroit. Toutefois, cette préposition n'est pas absolument nécessaire pour légitimer notre traduction, bt pouvant être un acc. loci, cf. Friedrich, op. cit. n. 280 et pour l'hébreu, Gesenius-Kautzsch, *Hebraische Grammatik*, éd. 22, Leipzig, 1878, paragr. 118, l. Voir aussi Albright dans *Supplements to Vetus Testamentum*, IV (1957), p. 246. Le sens de temple pour le mot bt est d'usage courant en sémitique; — mš, cette lecture nous semble certaine. Pour le sens de «statue» voir le texte phénicien de Eliba'al, l: mšj z f'lt 'lb'l, «statue qu'a faite 'Eliba'al», cf. *Syria*, VI (1925), p. 109 et *Syria*, IX (1928), p. 172 ainsi que le texte de Cook cité plus haut: mš fn 'by, «statue de la face de mon père». Voir encore mš glmt, «statue de cette image» dans le n. 8; — nšb, en arb. نضب, «stèle», cf. aussi en tham. HU. 216, en saf. Csaf. 527; en sab., CIS. IV, 23 et en phén. CIS. I, 123, l. Le mot se présente également dans le n. 7; — z est assez visible sur la pl. II de Butin; cf. n. 2 pour les références; — m'h, lecture cer-

taine, cf. n. 1; — *b'lt* est restitué, seul le *b* est encore visible en partie.

7. — Petrie-Pect, 351; cf. HTR, 1928, p. 53 et pl. III; 1932, p. 172 et pl. XV et notre pl. I, n. 7. Cette stèle contient deux lignes en tracé vertical et l'image de la divinité égyptienne Ptah. D'après les explorateurs ce n. et les n. 352 et 353 auraient été gravés sur un même bloc de pierre. Nous lisons :

zt b'n mš nšb hz-

ln(t) zn (l)b'lt

Celle-ci est Baššân. Elle a sculpté la stèle de
cette image (pour) Ba'alat.

Commentaire : La lecture est certaine d'après la pl. III de Butin. — *zt*, pron. démonstr. fém., en hébr. *z't*, cf. Gesenius-Kautzsch, op. cit., p. 88, n. 34. Comme la prouve la présence de *zn* dans la seconde ligne, l'usage de *zt* n'est pas constant, comme en phénicien, cf. Friedrich, op. cit. n. 113; — *b'n* est un nom propre masculin en saf. Csaf. 2073. Ici *b'n* est un nom fém.; cf. aussi n. 9 et 16. Butin, HTR, 1932, p. 135 signale la présence du nom «*Baasha*» sur un obélisque égyptien de Serāhīt. La forme masculine du nom *b'n* ne présente aucune difficulté. Dans les dialectes arabes un même nom peut être porté indistinctement par une femme ou un homme. Voir des exemples caractéristiques dans Jamme, A., *Some Qatabanian Inscriptions Dedicating « Daughters of God »*, dans BASOR, apr. 1955, p. 39 suiv.; — *mš*, cf. n. 5. La désinence *t* de la 3ème pers. fém. n'est pas écrite. Voir aussi en phénicien, Friedrich, op. cit. n. 131. Il est intéressant de constater que cette désinence est régulièrement omise dans les verbes d'origine, ou plutôt d'usage nord-sémitique (cf. n. 9, 12?, 17, 19, 22), tandis qu'elle est constamment appliquée aux verbes en usage dans le sud-sémitique (cf. n. 2, 17?, 21); — *nšb*, cf. n. 6; — *hzlmt*. Le *h* est l'article comme en nord-sémitique et dans différents dialectes nord-arabes, cf. p. ex. pour le tham. nos *Inscriptions thamoudéennes*, p. 40; pour le lihy., Caskel, op. cit. p. 68. Une éraflure couvre en partie le *t* du mot *zlt*. Voir n. 2, 5, 8; — *zn*, pron. démonstr. renforcé par un *n* comme en phén. cf. Friedrich, op. cit. n. 113 b.

En thamoudéen nous avons trouvé une fois ce même démonstratif *ʒn* dans un texte inédit de Philby (n. 411(a)). Disons toutefois que ce dialecte se sert généralement de la forme *ʒn*, cf. nos *Inscriptions thamoudéennes*, p. 36; — *b'lt*, cf. n. 1.

8. — Petrie-Peet, 352; cf. HTR, 1928, p. 53 et pl. II; 1932, p. 137 et pl. XV et notre pl. II, n. 8. L'inscription est fortement endommagée, deux lignes sur quatre sont presque entièrement effacées. Tracé vertical. Nous lisons :

1 — 'nš bn swr šhn

2 — mš (z)lmt lbnn

3 — m(š). lb'lt

4 — (lb')lt

Enôš, fils de Sūr a poli

la statue de l'image de Libanon.

Il a sculpté pour Ba'alat.

. (pour Ba'a(lat)).

Commentaire : — 'nš, nom connu en hébr., Gen. 4, 26 etc. Le *n* est douteux; — *bn*, «fils»; — *swr*, nom connu dans les différents dialectes nord-arabes: tham. Ph. 210(1)9; lihy. Jsa. 97; saf. Csaf. 87 et en palmyrien: *sw*, CIS. III, 4159, 2; — *šhn*, arb. *شحن*, « polir ». Voir le commentaire sur notre signe *h'*; — *mš*, cf. n. 6; — *zlm*, cf. n. 2. Le *z* est restitué, mais il en reste quelques traces, et d'après ces traces, si nous avons bien vu, il serait dessiné presque verticalement. Le *m* est certain d'après la planche XV de Butin; — *lbnn*, semble être le nom de la divinité phénicienne (cf. CIS. I, 5, texte du 8e s. avant J.C.). Ici l'image du dieu Libanon est offerte à Ba'alat, comme dans le n. 7 l'image de Ptaḥ. Veut-on signifier par ce geste la suprématie de Ba'alat?

9. — Petrie-Peet, 353; cf. HTR. 1928, p. 37 et pl. IV; 1932, p. 177, pl. XVI et notre pl. II, n. 9. La stèle contient 3 lignes tracées en direction verticale. Nous lisons :

1 — zt bšn mš mh b'lt

2 — gn ('nš 'rht

3 — z gt š mš 't lb(')lt

Celle-ci est Baššūn. Elle a sculpté la statue de Ba'alat.
 Elle (Ba'alat) a protégé les hommes de la caravane.
 Celui-ci est Gawt qui a sculpté une marque pour Ba'alat.

Commentaire : — *zt bšn mš*, cf. n. 7; — *mš* vient probablement du verbe *nšh*, en hébr. «s'appuyer», d'où le sens de «socle», «statue»? Voir aussi n. 10 et pour la formation du mot Friedrich, op. cit. n. 58c; — *gn*, hébr. *gmn*, «défendre, protéger». Ici le sujet semble être Ba'alat, cf. notre remarque ad n. 7; — *'nš*, en hébr. אנש, «gens, hommes», cf. aussi n. 13. Le aleph est douteux, mais nous distinguons assez bien le *n* et le *š*; — *'rht* semble correspondre à l'hébreu רחוק, «caravane», mais il rappelle aussi le sud-arabe *'rh*, «commerce» et qui a pu signifier primitivement «caravane»; — *gt* est un nom nouveau. Les Arabes se servent du mot *gawt* pour exciter les chameaux, cf. le dictionnaire arabe de Biberstein-Kazimirsky, sub voce. Le nom *gt* est connu aussi en hébreu comme nom de ville; — *'t*, hébr. אות, «signe», mais cf. aussi le tham. *'t*, «marque», HU. 350 etc.; — *b'lt*, la copie porte *bll* que nous corrigeons en *b'lt*. Le *t* est couvert d'une éraflure.

10. — Petrie-Peet, 354; cf. HTR. 1928, p. 53 et pl. V; 1932, p. 188 et pl. XVII et notre planche I, n. 10. Il reste peu de cette inscription qui primitivement a dû contenir trois lignes. Le fragment est trouvé devant la mine L.

m'

. (*š*)*t mš b'lt* . . . a posé la statue de Ba'alat.
 *h*

Commentaire : — *št*, cf. n. 6. Le *š* est restitué; — *mš*, cf. n. 9.

11. — Petrie-Peet, 355; cf. HTR, 1928, p. 48; 1932, p. 180. Fragment de pierre sur lequel sont tracées quelques lettres appartenant à trois lignes différentes.

12. — Butin, 356; cf. HTR, 1928, p. 37, pl. VI; 1932, p. 181, pl. XVIII et notre pl. II, n. 12. La première ligne de cette inscription semble être incomplète à la fin. La stèle a été trouvée à la même place que le n. 366. Nous lisons :

<i>'n dšnr bn</i> . . .	Je suis ʿdū-Šinār, fils de . . .
<i>mzln b'lt</i>	Que Ba'alat me favorise !

Commentaire : la lecture de ce texte est sûre d'après la pl. VI de Butin; — 'n, cf. n. 4; — *ḏsnr*, cf. le nom tham. *snr*, Ph. 332(k). Les noms propres précédés de *ḏ* sont fréquents dans les différents dialectes arabes: tham. Ph. 342(j)2: *ḏ'byl*; Ph. 363(u): *ḏ'tn*; saf. Csaf. 2515: *ḏgrb*; Csaf. 3515: *ḏ'sd* etc. C'est le seul *ḏ* qu'on rencontre dans nos textes. Nous avons donné à ce signe la valeur *ḏ* à cause de sa ressemblance avec le *ḏ* de Jammé 863 où cette valeur nous semble sûre. Étant donné qu'en protosinaitique le pronom démonstratif est rendu par *z-zt*, on s'attendrait plutôt à la forme *zsnr*. Toutefois, même en Arabe du Sud, du moins dans certaines régions, on rencontre aussi bien la forme *ḏ* que *z* comme pronom d'appartenance. Voir p. ex. les inscriptions du Wadi Habban, RY. 432-437, dans *Le Muséon*, 1949, p. 103-121; — *bn*, cf. n. 8; — *mzln*; le mot *mzl* a le sens de «constellation» d'où «sort». Dans les textes phéniciens de CIS. I, 95, 5 et de Karatepe Statue, I, 10 (cf. *Le Muséon*, 1948, p. 43 suiv.) on rencontre l'expression *lmzl n'm* qui correspond à la formule grecque: $\alpha\gamma\chi\eta\ \tau\acute{o}\chi\eta$, «bonne chance». Le verbe *mzl* pourrait donc avoir le sens de «procurer la bonne chance», «favoriser», «rendre heureux». Le *n* est le suffixe de la 1ère pers. Toutefois, sur la pl. VI(a) de Butin, on voit clairement un *l*, en dehors de la ligne, entre le *n* du mot *mzln* et le *b* du mot *b'lt*. Appartient-il au texte de la ligne 2? Dans l'affirmative et supposé que notre texte soit complet, on pourrait lire: 'n *ḏsnr bn mzln lb'lt*, «je suis ḏū-Šinār, constructeur des dallages de Ba'alat»? Pour *bn*, «constructeur», cf. le texte phénicien de Bostan ech-Cheikh, 4: 'š *bn*, «qui est constructeur» et *mzln* pourrait être mis en rapport avec le sud-arabe (ou l'éthiopien?) *mzlt*, qui semble avoir le sens de «passages?», cf. Caquot, A. et Drewes, A.J., *Les monuments recueillis à Magallé (Tigré)*, dans *Annales d'Ethiopie*, I (1955), p. 36-37.

13. — Butin, 357; cf. HTR., p. 37, pl. VII-VIII; 1932, pl. XXVII et notre pl. III, n. 13. L'inscription est tracée en angle droit, mais elle semble incomplète à la fin. Ce texte se trouve à l'intérieur de la mine L. Nous lisons :

'nuš gn šhm l'b bmn

qm' 'mrn rbn ' . . .

La troupe a protégé l'idole de 'Ab. Les haut-lieux ont été endommagés, de nombreuses stèles . . .

Commentaire : On pourrait traduire aussi l'*b* *bm*, «de 'Ab dans les haut-lieux». Le verbe *qm'* se rapporterait alors à '*mrn rbn*; — '*nos*, cf. n. 9, mais ici la mater lectionis *w* est exprimée comme en hébreu et en moabite, cf. Friedrich, op. cit. n. 100; — *gn*, cf. n. 9; — *shm* nous semble correspondre à l'arabe *شم*, «corne, idole». Voir l'explication de cette lecture, plus haut, à notre signe *hm*; — '*b* est ici le nom de la divinité, probablement le dieu-patron des haut-lieux. Les thāmoudéens ont admis ce dieu dans leur panthéon, cf. HU, 730. Pour la construction *shm l'b*, cf. Friedrich, op. cit. n. 10b, d; — *bm*, pl. de *bmh* en hébr., «haut-lieu». En hébr. ce mot est du genre féminin, pl. *bmwt*. Ce changement de genre est connu aussi en phénicien, cf. p. ex. CIS. I, 86B, 7: *l'šm 'š lqhm karm*, «aux hommes qui jouent les lyres», cf. *Bulletin du Musée de Beyrouth*, XIII (1956), p. 92 et Friedrich, op. cit. n. 303; — *qm'*, arabe *قم*, «frapper, endommager», ici passif; — '*mrn*, pl. de l'arab. *امر*, «borne, stèle». Pour la présence de haut-lieux à Serābiṭ et leur signification, cf. Albright, F. W., *The High Place in Ancient Palestine*, dans *Supplements to Vetus Testamentum*, V (1957), p. 242-258; — *rbn*, pl., cf. hébr. *רב*, «nombreux»; — ' semble être l'initiale d'un verbe. Les douze petites barres en face de la partie horizontale du texte pourraient bien se référer aux stèles endommagées.

!4. — Butin, 358; cf. HTR, 1932, p. 184-185 dont nous reproduisons le fac-similé sur notre pl. IV. L'inscription se trouve à l'intérieur de la mine M. Une première copie en avait été faite durant l'expédition de 1928 et une seconde, de beaucoup la meilleure, en 1930. C'est cette dernière copie que nous avons prise comme base de notre traduction. Il y a dû y avoir trois lignes dont une seule est restée intacte. Nous lisons :

's f' l m-	'Aws a fait la sta-
(š) . . . ' . . . l	tue
. dk	

Commentaire : — 's est un nom propre très connu dans les différents dialectes arabes, cf. -tham. HÜ. 15 etc., lihy. Jsa. 245; saf. Csa. 61; — f'l, arb. فل et hébr. פל, cf. tham. Ph. 166 (r)2; — mš, restitué.

15. — Butin, 359; cf. HTR, 1932, p. 186 et pl. XVIII et notre pl. III, n. 15. Ce graffite a été trouvé par une mission finnoise à Serābīt. Butin signale qu'il y a avait un l devant le '.

(l)'bm

Par 'Ubayum.

Commentaire : — 'bm est un nom propre connu en sabéen, cf. Ryckmans, G., *Les noms propres sud-sémitiques*, vol. I, Louvain, 1934, p. 38. Le m serait la mimation en usage dans l'Arabie du sud, cf. Hœfner, op.cit. p. 114-115. Si notre interprétation s'avère exacte, nous aurions ici la preuve de la présence de sud-arabes à Serābīt.

16. — Butin, 360; cf. HTR. 1932, p. 186 et pl. XIX que nous reproduisons sur notre pl. V. D'après Butin cette inscription est trouvée dans un «sleeping-shelter», mais comme Albright (BASOR, 1948, p. 11), le signale, il s'agit plutôt de «burial cairns». Nous lisons :

z šb't zt bšn mš

Celui-ci est Šabā't, celle-ci est Baššān. Ils ont sculpté (ceci).

Commentaire : — šb't est connu en thamoudéen, cf. Ph. 167 (ab); — bšn, cf. n. 7; — mš, cf. n. n. 5. On pourrait mettre en parallèle le texte tham. de Ph. 368(k): dn 'n dt šn... «Celui-ci est 'Awn, celle-ci est Šinn...».

17. — Butin, 361; cf. HTR. 1932, p. 187 et pl. XIX que nous reproduisons sur notre pl. V. Ce texte a été trouvé sur un petit rocher près de la mine L. Il a dû contenir 4 lignes. Nous lisons :

z šb bšn mš

zt mšb(t) b('l)-

t šn

. . . b

Ceci est l'inscription de Baššān. Elle (l') a sculptée.

Celle-ci est l'aimée de Ba('al)-
at. Les deux . . .

Commentaire : — *z*, cf. n. 2; *šb*, pourrait être mis en rapport avec l'arabe *شَبَّ*, «couper», hébr. *שִׁבְיָה*, «échardes, éclats», mais on pourrait y voir aussi le mot *شَاب*, «jeune homme» et on traduirait alors: «Celui-ci est le jeune homme de B.»; — *bîn*, n. 7; — *mhb*, artc. IV f. de *hb*. Voir le tham. *mhb*, HU. 89 etc. Le *t* est restitué; — *b'lt*, en partie restitué; — *šn*, «des deux»? Nous ne distinguons plus aucun signe dans cette ligne.

18. — Butin, 362; cf. HTR. 1932, p. 190 et pl. XII et notre pl. III, n. 18. Ce graffite est trouvé au-dessus de la mine L.

(l)'d

Par 'Add.

Commentaire : — 'd est connu en tham., Jsa. 177.

19. — Butin, 363; cf. HTR. 1932, p. 190 et pl. XX que nous reproduisons sur notre pl. IV. Comme le texte précédent, celui-ci est également trouvé au-dessus de la mine L. Il y a quatre lignes en partie abimées. Nous lisons :

1 — 'l a érigé

2 — *tn(t) ntn* don de Natan

3 — 'ht' sœur de 'A . . .

4 — *kn z'* Elle était là.

Commentaire : — 'l, cf. n. 2; — *tn*, cf. n. 3. Le second *t* est restitué; — *ntn*, connu en hébr., cf. II Sam. 7, 2-4 etc., mais aussi dans les différents dialectes arabes, tham. HU. 446; Ph. 278(a); saf. Csaf. 1245; sab. min., cf. Ryckmans, *Les noms propres*, p. 514 — 'ht, cf. 'h, n. 5; — ' semble être l'initiale d'un nom propre; — *kn*, arab. *كن*, en sud-arab. voir les références dans Conti Rossini, op. cit., *Glossarium*, p. 167 et en phénicien Friedrich, op. cit., n. 166; — *z'*, cf. Gesenius-Kautzsch, op. cit., p. 270, n. 122, 2. Voir aussi n. 21.

20 — Butin, 364, cf. HTR. 1932, p. 191 et pl. XXI que nous reproduisons sur notre pl. V. Ce fragment est trouvé devant la mine M. Le texte est incomplet au début. Nous lisons :

. . . *bn kr*

. . . fils de Kawr.

Commentaire : — *bn*, cf. n. 8; — *kr* est un nom connu en tham., cf. Ph. 160(a) (2)4.

21. — Butin, 365a; cf. HTR. 1932, p. 191 et pl. XXIII que nous reproduisons sur notre pl. VI. Cette pierre a été trouvée dans ce que Butin appelle «le camp des Égyptiens», mais qui est sans doute encore un «burial cairn». Elle est inscrite de deux côtés. Il y a trois lignes que nous lisons dans l'ordre suivant : 1-3-2 :

- | | |
|-------------------|------------------------|
| 1 — (m)š šbn m'h- | A sculpté Šibān, l'ai- |
| 3 — t b'lt | méc de Ba'alat. |
| 2 — kn z' | Elle était là. |

Commentaire : — *mš* est restitué. Seul le š figure sur la copie; — *šbn*, nom connu en saf. Csaf. 17. Lire *bšn* comme dans le n. 7?; — *m'hlt*, cf. n. 1; — *kn z'*, cf. n. 19.

22. — Butin, 365b; cf. HTR. 1932, p. 194 et pl. XXII que nous reproduisons sur notre pl. VI. Cf. la remarque ad n. 21.

g(n) 'rht(t) zlt

Elle (Ba'alat) a protégé la caravane de Zallat.

Commentaire : — *gn*, cf. n. 9. Le *g* est en partie effacé, ainsi que le *n*; — *'rht*, cf. n. 9. On voit encore la partie supérieure du *t*; — *zlt* est un nom de tribu ou de lieu, connu en sud-arabe, cf. Ryckmans, *Les noms propres*, p. 294 et p. 335.

23. — Butin, 366; cf. HTR. 1932, p. 194. Ce fragment est trouvé près de la mine L comme le n. 356. Le texte est trop fragmentaire pour qu'une traduction soit possible.

24. — Butin, 367; cf. HTR. 1932, p. 195 et notre pl. III, n. 24. Ce texte se trouve dans un «burial cairn», le «sleeping-shelter» de Butin, au sud de la mine L. Butin n'en donne pas la photographie, mais il spécifie que toutes lettres sont clairement tracées. Nous lisons :

gd 'r š Gadd, le caravanier, a fait (ceci).

Commentaire : — *gd* est connu en tham. Ph. 417 (b), en lihy. Jsa. 364 et en saf. Csaf. 480; — *'r*, cf. l'arabe *ر*, «s'en aller» et *ر*, «caravane». Voir aussi en tham., Ph. 212(g) et Jsa. 332; — *š*, cf. n. 5.

25. — Butin, 368, cf. HTR. 1932, p. 196 et pl. XXIV. Petite inscription dont il ne reste que quelques traces.

26. Butin, 369; cf. HTR. 1932, p. 169 et pl. XXV que nous reproduisons sur notre pl. VI. Statuette découverte dans le temple de Hathor. Quoiqu'on ait pensé qu'elle est couverte d'inscriptions égyptiennes, nous lisons clairement sur le côté gauche, tracé en très gros caractères le mot :

b'tt Ba'alat.

27. — Butin, 370; cf. HTR. 1932, p. 197 et pl. XXIII et notre pl. III, n. 27. Graffite trouvé à une courte distance de la mine L. Nous lisons :

twt Tût.

Commentaire : — *twt* est un nom connu sous la forme *tt* en saf. Csaf. 3158. En arabe *توت* signifie « mûrier ». Voir notre explication sous le signe égyptien *w*.

28. — Butin, 371; cf. HTR. 1932, p. 197 et pl. XXIII que nous reproduisons sur notre pl. V. Provient du même lieu que le n. 360 notre n. 16.

'bw 'Abû.

Commentaire : — *'bw*, cf. Ryckmans, *Les noms propres*, p. 156 et *Vocab.*, p. 1:

29. — HTR. 1932, p. 200. Fragment trouvé près de la mine A. On pourrait lire probablement (*b*)*'l(t)*, Ba'alat

30. — HTR. p. 200 et notre pl. III, n. 30. Graffite trouvé à l'entrée de la mine L. Nous lisons :

'lk 'Alak.

Commentaire : — *'lk* est un nom connu en thum Jsa. 581. Le dernier signe nous semble être un *k* et non un *y* comme le pense Butin qui se réfère au phén. où ce signe est plutôt un *m* et qui se rencontre pour la première fois dans le texte de Karatepe, au 8ème siècle avant J.C.

31. — Notre article était rédigé quand le R.P. Benoît de l'École Biblique de Jérusalem attirait notre attention sur deux nouveaux textes chacun d'une vingtaine de signes, parmi lesquels des signes nouveaux, publiés dans *Excavations and Protosinaitic*

Inscriptions at Serābit el Khadem, le rapport de la troisième expédition de la Harvard University (lettre du 5-3-58). Nous avons déjà dit que ce livre est introuvable à Beyrouth. Toutefois, nous avons dans notre dossier deux inscriptions protosinaitiques, une en photographie, l'autre en fac-similé que nous n'avons pas retrouvées dans la littérature qui nous était accessible ici. S'agit-il de ces deux inscriptions signalées par le R.P.? Le fac-similé est, d'après une note, de la main de Grimme, mais il est inutilisable pour la traduction. Seul le début de la ligne quatre pourrait être lu : *'n ntn...* «Je suis Natan...». Remarquons aussi que, pour autant qu'on puisse en juger, ce texte ne contient aucun signe nouveau. Notre photographie ne comporte aucune annotation. Nous ignorons donc sa provenance. Le texte est clairement tracé. Nous avons constaté qu'Albright (*BASOR*, apr. 1948, p. 19) a déjà donné une interprétation de cette inscription, toutefois sans reproduire le texte. Est-ce la seconde inscription à laquelle a fait allusion le P. Benoît? Mais elle, non plus, ne contient de signes nouveaux. Nous reproduisons cette photographie sur notre pl. VII. Voici l'interprétation de l'inscription :

- | | |
|--------------------|--|
| | vi: |
| 1 — (gn) 'rht | (Elle (Batalat) a protégé) la caravane |
| 2 — 'mg 'st | S'est dépêché 'Awsat |
| 3 — š lš'b tm | de la tribu de Taym |
| 4 — ('l) ms't g... | (vers) la halte de G... |

Commentaire : La partie supérieure de la pierre a été abîmée. D'après Albright il s'agit d'une «mortuary inscription which diverges from the usual formulas». L'auteur lit: 1 — (')rht. 2 — (')m p'dt. 3 — (')ltt(t?) btm. 4 — md't pn(?) et traduit: 1 — (')wild cow. 2 — (')mercy. 3 — (')three houses(?). 4 — (')intimate friends(?). Nous croyons qu'on est ici encore en présence d'une stèle d'action de grâce comme il en est le cas de nos n. 9 et 21-22; — gn 'rht, cf. n. 22. Le verbe gn est restitué, mais la tête du n est encore visible sur la photographie; — 'mg, arabe *مغ*, «se dépêcher, presser le pas». Le ' est en partie abîmé; — 'st est un nom connu en saf., cf. RNP. I, p. 42 et sous la forme 'wst en

lil. Jsa. 344, en saf. Csaf. 183 ; — *š*, cf. n. 5 ; — *š'b*, en arab. شيب , cf. Csaf. 887 et en sab. CIH. 70, 2 ; — *tm* est connu comme nom de tribu en tham. Hard. 522 et en saf. Csaf. 2555. La formule *š lš'h tm*, «lequel appartient à la tribu de Taym» rappelle celle du texte phénicien de Kilamawa, II, 15: *b't šnd 'š lgbzb'l hmn 'š lbnh*, «Ba'al Šemed de Geber ...Ba'al Hammon de Bamah» (cf. ZDMG, 1913, p. 221) ; — *'l* est restitué et correspondrait à l'hébreu ל' ou l'arabe ل ; — *ms't* correspond à l'hébreu מוס , « halte, étape » ; — *g* est l'initiale d'un nom de lieu.

Nous pensons donc que la langue de Serābīt est un dialecte nord-arabe, parlé non seulement au Sinaï, mais encore dans les régions où se formeront plus tard les royaumes de Mušri-Midian et d'Adammatu (l'actuel Dumat al Gandal). Ce sont sans doute les Arabes du Sinaï qui ont créé cet alphabet à partir de l'écriture égyptienne, au moment même, ou peut-être un peu plus tôt, où, dans le Nord, à Ras Schamra, nous assistons à un autre essai basé sur le système cunéiforme 20). Nous croyons que l'alphabet de Serābīt s'est répandu dans toutes les régions de l'Arabie du nord et du sud. Avec le temps il a évolué, il est vrai, mais comme le prouve l'étroite ressemblance de la majorité des signes de ces deux alphabets, sans renier ses origines.

Nous laissons aux spécialistes le soin de juger de nos résultats. Nous savons que toutes les questions ne sont pas résolues. Seront-elles jamais dans ce domaine vu l'extrême pauvreté des données dont on dispose? Nous espérons que d'autres puissent faire mieux. Toutefois, nous sommes convaincu avoir indiqué une voie qui pourrait s'avérer plus apte à résoudre le problème protosinaïtique.

Beyrouth, Janvier 1958

A. VAN DEN BRANDEN.

ABRÉVIATIONS :

BASOR = *Bulletin of the American Schools of Oriental Research*; — CIH = *Corpus Inscriptionum Semiticarum*, Pars Quarta, *Inscriptiones Hymyariticas et Sabaeas continens*, Paris, 1889; — CIS, I = idem, Pars Prima, *Inscriptiones Aramaeicas continens*; — Cook = Cook, A.G., *A Textbook of North-Semitic Inscriptions*, Londres, 1903; — Csai. = CIS, V, Pars Quinta, *Inscriptiones Sarcenicas continens*, Paris, 1950; — Hard. = *Inscriptions de Harding*, cf. Harding, G. Lankester, *Some Thamudic Inscriptions of the Hashimite Kingdom of the Jordan*, Leiden, 1952; — HU = *Inscriptions de Huber*, numérotation d'après notre ouvrage *Les Inscriptions thamoudiennes*, Louvain, 1950; — HTR = *Harvard Theological Review*; — Jsa. = *Inscriptions de Jaussen-Savignac*, cf. Jaussen-Savignac, *Mission archéologique en Arabie*, 2 vol. et atlas, Paris 1904-1914 (1920); — lhy. = *libyenne*; — min. = *minéen*; — Ph. = *inscriptions de Philby*, numérotation d'après nos ouvrages *Les textes thamoudiens de Philby*, 2 vol., Louvain, 1956; — RES = *Répertoire d'Épigraphie sémitique*; — RY = *textes sud-arabes de Ryckmans*; — sab. = *sabéen*; — saf. = *safaitique*; — tham. = *thamoudéen*.

(1) Gardiner, Alan, H. et Peet, T. Eric. *The Inscriptions of Sinai*, vol. I, Londres, 1917. Dans la seconde édition que J. Cerny a fait paraître en 1952, les inscriptions protosinaitiques ont été éliminées à l'exception de la bilingue No. 345.

(2) Weill, R., *Inscriptions égyptiennes du Sinai*, Paris, 1904, p. 154.

(3) Lake, K. et Blake, R.P., *The Serabit Inscriptions. I, The Discovery of the Inscriptions*, dans *Harvard Theol. Rev.*, XXI (1928), p. 6.

(4) Butin dans *Harvard Theol. Rev.* XXV (1932), p. 95-203.

(5) Gardiner, Alan, H., *The Origin of the Semitic Alphabet*, dans *Journal of Egypt. Archaeol.*, III (1916), p. 1-16.

(6) Gowley, A., *The Origin of the Semitic Alphabet*, dans *Journal of Egypt. Archaeol.*, III (1916), p. 17 suiv.

(7) Sethe, K., *Der Ursprung des Alphabets* (Nachrichten von den Göttinger Gesellschaft des Wissenschaften, Geschäftliche Mitteilungen), 1916, p. 88-161, ouvrage que nous n'avons pas pu consulter; du même *Die neu entdeckte Sinai-Schrift und die Entstehung der Semitischen Schrift* (Nachrichten von der Königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen: Philologisch-historischen Klasse) 1917, p. 437-475; du même *Die wissenschaftliche Bedeutung der Petrie'schen Sinaitexte*, dans *ZDMG.* 80 (1926), p. 24 suiv.

(8) Eisler, R., *Die Kenitischen Weihinschriften der Hyksoszeit*, Freiburg i.B., 1919.

(9) Grimme, H., *Althebraische Inschriften vom Sinai*, Hannover, 1923; Voir encore du même auteur: *Die Lösung des Sinaitextproblems*, *Die altthamudische Schrift*, Münster, 1926; *Hiattsepsu und die Sinaitextdenkmäler*, dans *ZDMG.*

80 (1926), p. 137 sq.: *Die altsumaitischen Buchstabeninschriften auf Grund einer Untersuchung der Originale*, Berlin, 1929.

(10) Butin, R., *The Sennitic Inscriptions*, II, *The Decipherment and Significance of the Inscriptions*, dans *Harv. Theol. Rev.* XXI (1928), p. 46 suiv.

(11) Sprengler, M., *The Alphabet. Its Rise and Development from the Sennitic Inscriptions* (Oriental Institut Communications, n. 12, Chicago, 1931).

(12) Butin dans *Harvard Theol. Rev.* XXV (1932), p. 95-203.

(13) Albright, F.W., *Some Suggestions for the Decipherment of the Proto-Sennitic Inscriptions*, dans *Journal of the Palestine Society*, XV (1935), p. 334-340.

(14) Albright, F.W., *The Early Alphabetic Inscriptions from Senn and their Decipherment*, dans *BASOR*, avril 1948, p. 6-22.

(15) *BASOR*, avril 1948, p. 13.

(16) Le dernier en date, cf. Jammec, A., *Quelques problèmes sud-arabes*, dans *BIOR*, XII (1955), p. 220.

(17) Butin dans *Harv. Theol. Rev.*, XXI (1928), p. 9.

(18) Cf. Hommel, F., *Éthnologie und Geographie des alten Orients*, München, 1926, p. 578-589.

(18 bis) On sait que le Père Burrows a publié en 1927 (dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, p. 795 suiv.) trois petites inscriptions rédigées en une écriture protoarabe, provenant de Ur. Albright les a rééditées et retraduites dans *BASOR*, déc. 1952, p. 39-45. D'après les dernières opinions, ces textes datent du 8^e siècle avant J.C. (*BASOR*, déc. 1952, p. 42 et note 10). On peut se demander si ces inscriptions ne doivent pas être attribuées à des Arabes prisonniers originaires des régions d'Adammatu ou de Mušri. L'influence babylonienne sur ces textes est manifeste. C'est d'après leur contenu linguistique qu'Albright les considère comme « chaldaean Inscriptions ». Toutefois, d'après les traductions de cet auteur, on y rencontre le nom *Kars*, qui est un nom arabe connu en tham. HU. 259 et Eut. 186 (*Le Muséon*, 1956, p. 116) et le nom *Daniel* qui peut être un nom nord-sémitique (connu aussi à Ras Schamra). Ce dernier nom se présente à la forme syncopée: *dal*, procédé connu également dans les plus anciennes inscriptions thamoûdées, cf. Jsa. 195; 197; 505; 513 etc. Si notre hypothèse s'avère exacte, ces inscriptions « chaldéennes » confirmeraient alors les données des textes assyriens qui nous présentent l'onomastique arabe des régions d'Adammatu et de Mušri comme composée d'un mélange de noms propres nord- et sud-sémitiques.

(19) Albright, W.F. dans *BASOR*, apr. 1948, p. 11, et dans *Supplements to the Old Testament*, IV (1957), p. 248-249.

(20) Pour la date des inscriptions protosennitiques, cf. Albright dans *BASOR*, apr. 1948, p. 9 suiv.

الخلاصة

في ١٩٠٤-١٩٠٥ العالم في الآثار المصرية فلايندرس بتري في الحفريات التي قام بها في هيكل هاتور في «سرايط الحادم» في سينا اكتشف الاحد عشر نصاً «السينائي الاول» (Protosinaïtiques) .

بعد ذلك ثلاث بعثات بعناية جامعة هارفرد ١٩٢٧ و ١٩٣٠ و ١٩٣٢ توصلت الى جعل عدد النصوص المكتشفة نحو ثلاثين .

المحاولات الاولى لقراءة النصوص بدأت سنة ١٩١٩ . تمكن آلن غاردنر من قراءة الكلمة «بعثت» ومعرفة بعض العلامات . منذئذ علماء كثيرون عالجوا ترجمة هذه النصوص لكن الى اليوم ليس في هذه المحاولات ما يُعتبر حلاً باتاً .

ما هو سبب عدم النجاح . في اساس كل هذه المحاولات لقراءة النصوص وضعوا مبدئين اعتبروهما ثابتين : ١ معرفة حروف الألفباء يلزم ان تكون عوَجِب المبدأ (acrophonique) . ٢ : لغة سينا هي سامية شمالية (كنعانية) . من هذين المبدئين لم ينتج نتيجة سرخية لذلك اتخذنا طريقة اخرى: اننا لم نهمل تماماً المبدأ الاول فقد كئنا بالاستعانة بطريقة المقابلة . اخذنا الحروف الهجائية العربية السابقة للاسلام كحد للمقابلة . فان علامات كثيرة من هذه الحروف الهجائية تشبه علامات النصوص السينائية المذكورة . للعلامات المقابلة او المشابهة اعطينا قيمة العلامات العربية التي تطابقتها .

المبدأ الثاني هو قياس فرضي وضعه آلن غاردنر ورضي الجميع به دون اثبات وضعي . اننا نظن بان هؤلاء الهال الساميين في معادن سرايط لم يكونوا ضرورة ساميين من الهال يتكلمون لغة كنعانية . من الممكن ان يكون فهم من السكان الاصليين او عرب اتوا من شمالي البلاد العربية . اذن ليس من الضروري ان تكون لغة سرايط لغة كنعانية فتكون بالاحرى - اذا تحققت مفروضاتنا - لغة سامية جنوبية . مع هذا فيما يخص الموقع الجغرافي فان سينا هي على الحدود اللغوية حيث يفترق الفرع الشمالي والفرع الجنوبي من

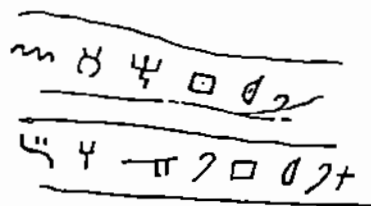
اللغات السامية لذلك فمن الممكن ان يوجد في لهجة سراييط شيئاً من ميزات
الفرعين فتكون حينئذ نوعاً ما لغة ثمر .

ترجمة النصوص اعتماداً على المبادئ التي فرضناها تبين لنا انها قد اعطت
معنى مرضياً جداً . كما كنا نتوقعه في اللغة لاحظنا التأثيرين الشمالي السامي
والجنوبي السامي . لكن قد ظهر في التقويم الذي عملناه بان اسما العلم والمفردات
اللغوية تدل على التعلب العربي .

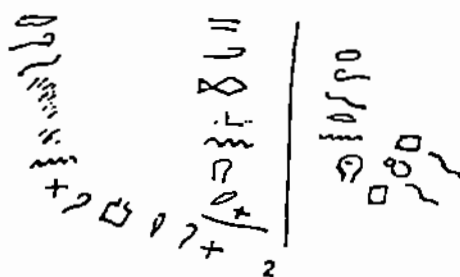
اذن لغة سراييط هي لهجة شمالية عربية اثر فيها كثيراً الشمال السامي
وعلى ما يظهر لم تكن فقط لغة سينا لكن ايضاً لغة شمال البلاد العربية حيث
تنشأ بعد ذلك بمالك مصري - مديان وأدماتو .

هؤلاء عرب سينا هم الذين اخترعوا هذا الالفباء في منتصف الجيل السادس
عشر قبل المسيح . هذا الالفباء هو اصل ما تبعه من الفباء عربي قبل الاسلام
وعلى ما يبين قد انتشر في البلاد العربية شمالاً وجنوباً بواسطة ادلا . القوافل
العرب الذين كانوا في خدمة سراييط
ا . ف . د . براندن





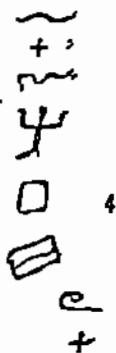
1



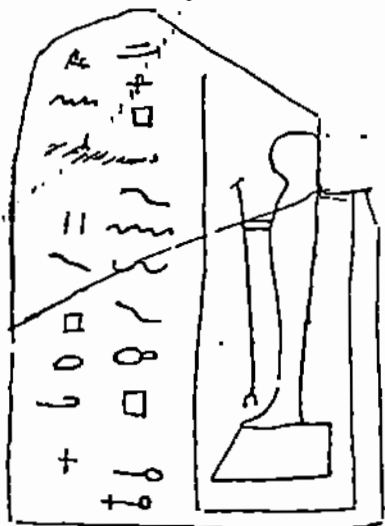
2



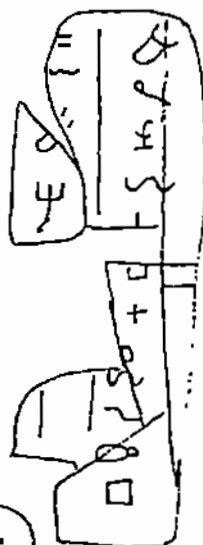
3



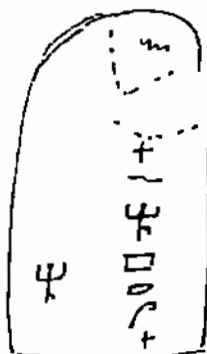
4



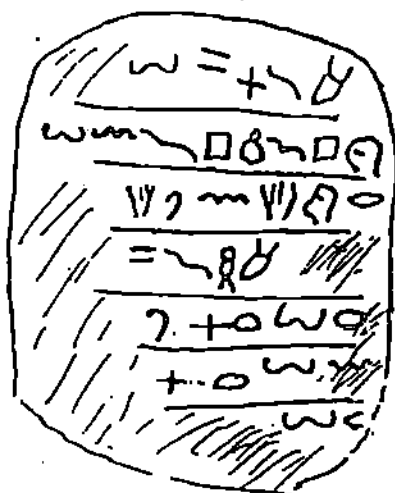
7



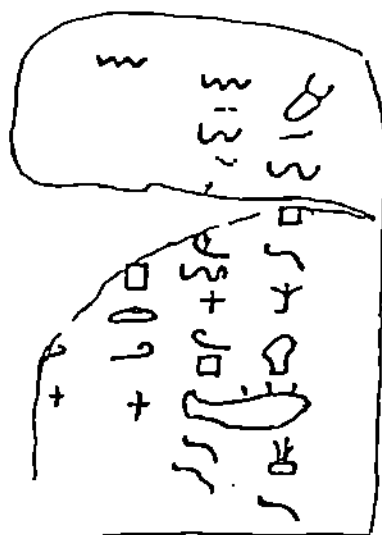
6



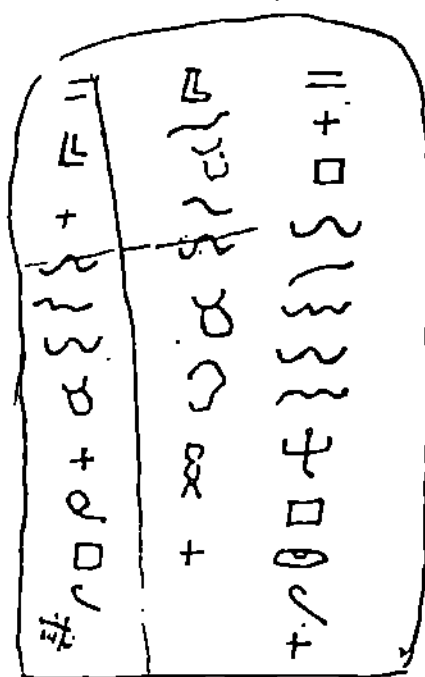
10



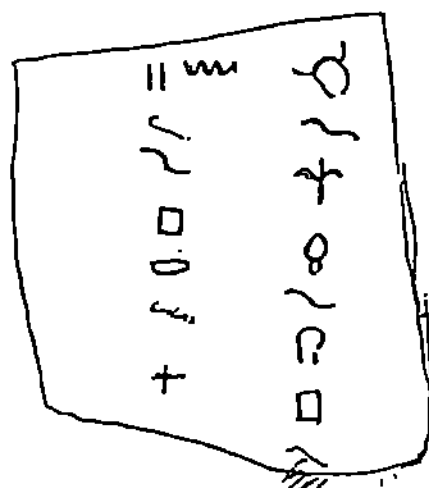
5



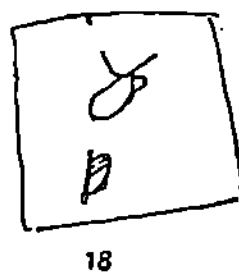
8



9

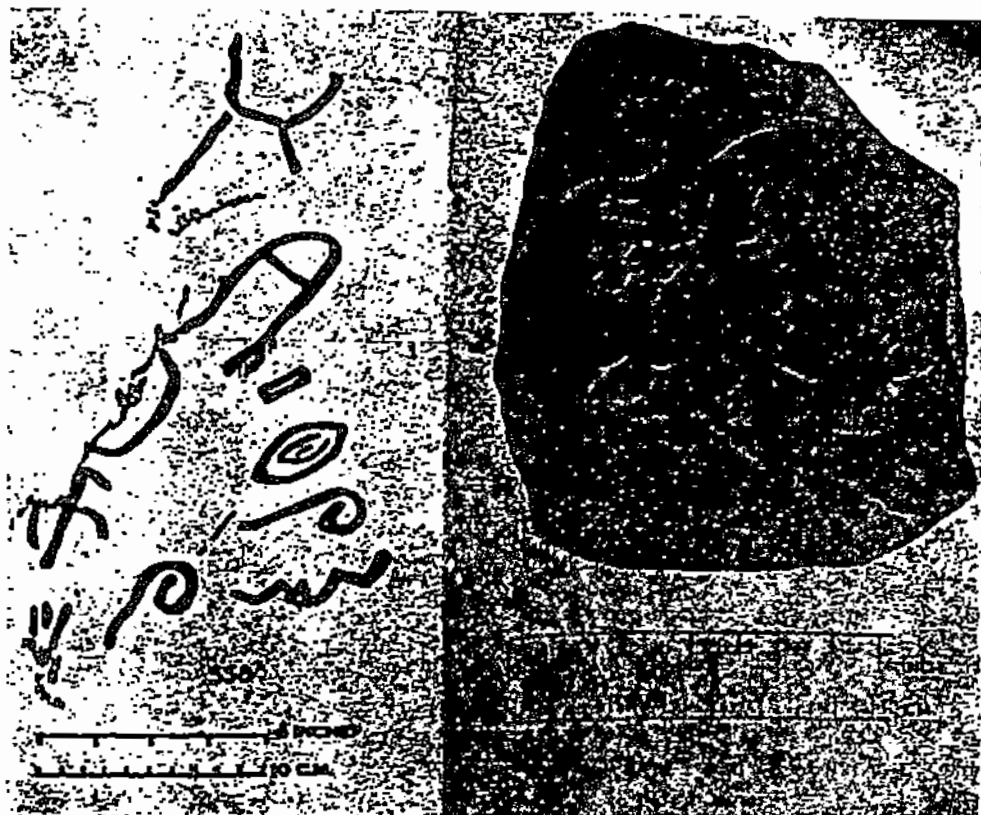


12



4 6 0

Handwritten text in a vertical column, including a horizontal line at the top and a dotted line labeled 13'.



14

19

V

16

17



20

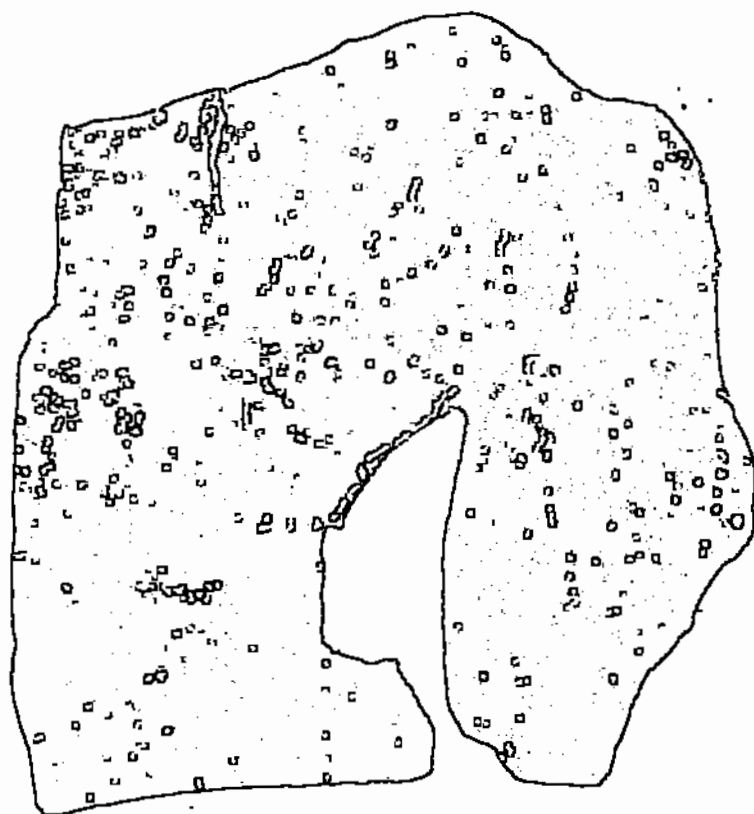
28

21

22



26



	Protoinnaitique	Jamne 863	sud- arabe	dada- nite	Tharaoudon
1- a					
2- b					
3- g					
4- d					
5- d					
6- h					
7- v					
8- e					
9- b					
10- h					
11- f					
12- p					
13- y					
14- k					
15- l					
16- m					
17- n					
18- a					
19- i					
20- e					
21- e					
22- u					
23- d					
24- z					
25- r					
26- s					
27- t					
28- z					

၁။ အောက်ဖော်ပြပါအတိုင်း အကျဉ်းချုပ်ဖော်ပြပါမည်။

$$a = 0 \quad ; \quad b = 0 \quad ; \quad c = 1 \quad ; \quad d = 1$$